

Extraits des interventions qui seront prononcées en ouverture de la table ronde « Figures légendaires », avec Nathalie Azoulai, Nathalie Léger, Diane Meur, animée par Florence Bouchy. Lundi 23 mai, à 21 heures.

Une fixité de marbre

Disons que l'expression « figure légendaire », un peu galvaudée, se déclenche à n'importe quel

niveau de célébrité, à la différence de l'apparition des statues des dieux grecs dans le ciel du *Mépris*, de Jean-Luc Godard (1963), ces vigies puissantes et blanches qui se découpent dans le ciel bleu, qui toisent de leurs yeux aveugles les hommes et leurs histoires d'amour, de désamour, d'ambition, etc. L'étalon des figures légendaires en somme, vers lesquelles on lève la tête, qu'on ne peut filmer qu'en contre-plongée. Pourtant, au fur et à mesure du film, Godard incline sa caméra et fait surgir une question : et si les figures légendaires ne valaient que pour autant qu'on s'y attache ? Qu'elles nous subjuguent, certes, mais qu'on les fasse tomber de leur ciel, de leur piédestal ; qu'elles subissent le déboulonnage qu'opèrent, par exemple, les secousses de l'histoire, de la fiction (...). Quitte à ce que des personnages ordinaires se prennent, par exemple, pour elles. Qu'elles demeurent en un mot des figures de supervision tout en devenant des objets de révision. Et si c'était là le meilleur qu'on pût leur souhaiter ?

Legenda, ce qui doit être lu, par opposition au récit oral ou à l'image. Souvent merveilleuse, la légende insinue entre les traits figurés un embellissement, un Botox narratif au sein même du texte qui finit par figer, voire paralyser la chair des figures. Une fixité de marbre. Dans mon dernier roman, *Titus n'aimait pas Bérénice* (POL, 2015), les figures légendaires sont, disons, de plusieurs sortes. De très lointaines, celles du titre, Titus, Bérénice, et de moins lointaines, celle de Jean, autrement connu sous le nom de Jean Racine. Des souverains et un écrivain. (...) Je me suis donc approchée de ces statues de marbre et si, bien sûr, j'ai moi aussi été subjuguée, éblouie, j'ai posé ma main dessus.

Il y a Titus, il y a Bérénice, il y a Titus et Bérénice et, plus légendaires encore que leurs prénoms, leur fameux polyptote, *Inventus invitam*, traduit en français par les non moins légendaires *Malgré lui et malgré elle*. Les siècles ont voulu y voir l'absolue réciprocité de l'amour, sa magnificence et sa tragédie, son magnifique empêchement, à l'égal de celui de Roméo et de Juliette, espérant ainsi que l'amour réciproque existât tel un édifice à la symétrie parfaite. Mais la légende oublie de voir que *inventus* est en latin un nominatif sujet et *invitam* un accusatif objet, négligeant du même coup le fait que Titus décide du sort de Bérénice, que l'un a tout pouvoir sur l'autre. J'ai donc

émis une proposition disons contre-légendaire en risquant que Titus n'aimât pas Bérénice, qu'il lui préférât Rome, sa rivale (...). Et pour enfoncer le clou de cette dissymétrie, j'ai créé des répliques contemporaines, Bérénice et Titus dans un café, deux personnages de roman dont il y a fort à parier qu'ils se prénomment plutôt Hélène et Eric (...) – et qui ne font rien d'autre en réalité que dévisser les statues de l'intérieur.

Et puis, il y a Racine. Une forme de légende qu'on appelle aussi un grand auteur, un classique du patrimoine, et auquel j'ai choisi d'opposer une intimité, une enfance, du sang, un corps, des humeurs ; un monument national que je me suis permis de privatiser le temps d'un roman, m'introduisant dedans comme dans un moulin, faisant fi de l'étiquette et du protocole. Certains parleront de hold-up. Mais j'ai aimé cela, redonner de la souplesse et de la plasticité aux figures légendaires et les débarrasser de ces paralysies musculaires qui les privent d'expression, de ce qu'elles ont à nous dire réellement, de ce que le temps leur a fait vivre et que le marbre a blanchi. ■



NATHALIE AZOULAI, née en 1966, a enseigné avant de se tourner vers l'édition puis l'écriture (*Mère agitée*, *Les Manifestations*, Seuil, 2002 et 2005...). Elle est l'auteure de six romans, et a également collaboré à plusieurs scénarios. Son dernier roman, *Titus n'aimait pas Bérénice* (POL), variation contemporaine sur la pièce de Racine, où une femme, quittée par son amant marié, se plonge dans l'existence du dramaturge, a été récompensé par le prix Médicis 2015.